

INTERVIEW

Continuant la série des rencontres avec les éditeurs de littérature enfantine et de livres pour la Jeunesse, l'AFL a rencontré un des responsables de Gallimard Jeunesse, M. Raymond RENER.

Propos recueillis par Yvonne CHENOUF

AFL : Pouvez-vous faire une description assez détaillée de vos publications pour la jeunesse ?

Gallimard : Gallimard Jeunesse est un jeune éditeur puisqu'il vient de fêter en 1982, son dixième anniversaire.

Nous avons bénéficié, dès le départ, du fonds Gallimard (environ 12 000 titres) ce qui explique que l'on trouve chez nous des classiques aussi bien français qu'étrangers, répartis dans un certain nombre de collections.

Je pense à la collection *Mille Soleils* qui a une connotation de bibliothèque littéraire idéale pour les adolescents.

Il importe, à nos yeux, que les jeunes d'aujourd'hui connaissent aussi bien les classiques français qu'étrangers.

- Et c'est surtout en mai 1977 la parution du 1^{er} Folio Junior qui correspondait à une évolution/révolution dans le livre de poche, phénomène auquel nous avons participé.

Je pense que Folio se porte bien en tant que collection de livres de poche, parmi les 14 ou 15 existant actuellement.

- Et ce fut après, en 1980, Folio-Benjamin pour les plus jeunes.

- Enfin, depuis 5 ou 6 mois, nous avons comblé le vide constaté entre Folio-Benjamin et Folio junior par la naissance de Folio Cadet, sorte de lien entre deux âges.

En sachant bien que, pour nous, il n'y a pas d'enfant-type, d'âge type. Il n'y a pas des enfants qui savent lire à 8 ans, d'autres non, etc.

Lorsqu'on édite un livre, c'est pour une tranche d'âge, c'est vrai, mais les livres intéressent autant les jeunes que les adultes.

- Pour Tintin, c'est jusqu'à 77 ans.

- Pour nous, ce sera jusqu'à 102 ans !

C'est dire qu'il n'y a pas une littérature pour les jeunes, mais des littératures pour des jeunesses.

En sachant bien, aussi, que si nos livres ne sont pas des points de rencontre entre les prescripteurs (bibliothécaires, parents, enseignants, journalistes, etc.) et les jeunes, on aura manqué - en tant qu'éditeurs et donc qu'éducateurs - une partie de notre travail.

Le livre de VIRGINIE BUISSON, par exemple, "*L'Algérie ou la mort des autres*" est, pour nous, un livre charnière dans la mesure où il permet aux jeunes d'interroger leurs parents, qui ont connu la guerre d'Algérie, sur la guerre d'Algérie.

AFL : Vous parlez beaucoup de la collection Folio. Le livre de poche a donc une si grande importance dans la littérature jeunesse ?

G. : Le phénomène poche, remarquable pour tous les éditeurs, a les mêmes caractéristiques pour tous, que ce soit son format, son prix, ou l'attrait de la couverture qui se doit d'accrocher les lecteurs potentiels.

AFL : Cette collection a donc comme objectif le recrutement de nouveaux lecteurs. Cela ne peut-il se faire que par des caractéristiques matérielles (prix, format...) Le livre, sorte d'objet ?

G. : Non, bien évidemment !

Nos préoccupations essentielles sont :

- la qualité du texte
- la qualité de l'illustration
- mais aussi, le prix de revient par rapport au coût de vente.

Pour toucher plus sûrement de nouveaux lecteurs, nous mettons fréquemment le même livre, dans différentes collections, donc à des prix différents. Je pense à "*Jérémie au pays des ombres*" de VARVASOVZKY paru en grand album et folio benjamin.

Mais, c'est vrai, que notre collection poche est importante. Elle couvre à peu près la moitié de notre fonds qui comporte plus de mille titres. Et, bien sûr, comme tous les éditeurs, nous cherchons aussi à publier pour les tout jeunes lecteurs.

- Ca explique les produits carrés, au format carré.

Petits, pour les petites mains.

AFL : Vos critères de production pour les tout jeunes lecteurs, se limitent-ils à des critères de maniabilité ?

G. : Non, nous faisons aussi œuvre de création. Cela concerne, essentiellement, deux séries : "*En avant la musique*" et "*Jeux de gourmands*". Mais il y a aussi la série "*Le 1^{er} livre de la nature*" en coédition avec TOURNESOL, et "*Vagabul*".

Sans oublier deux séries achetées aux anglais "*Albums goodall*" et "*Béatrix Potter*" qui sont toutes les deux intéressantes.

AFL : Quels sont les livres, actuellement, les plus difficiles à publier ?

G. : La frange album est la frange qui souffre le plus. Il s'agit de petits tirages (entre 2000 et 5000 au maximum).

Pour le public, l'album est considéré comme un cadeau n'ayant donc de l'intérêt qu'au moment des fêtes. Or, nous, nous pensons que le livre n'est pas un objet exceptionnel, mais bien un compagnon du quotidien.

AFL : Mais, par contre, quels sont les livres qui s'éditent, se rééditent bien ?

G. : Les succès varient. Tel ou tel livre sera plus ou moins remarqué. On peut citer, par exemple, le cas de "*Vendredi ou la vie sauvage*" de TOURNIER ou alors "*Le petit prince*" de SAINT-EXUPÉRY qui est, bien sûr, l'enfant de Gallimard.

AFL : À travers cette présentation, comment pourriez-vous dégager les lignes générales de votre politique d'édition ?

G. : Notre politique est de faire connaître les classiques français et étrangers.

Un éditeur, c'est tout ce mélange de textes anciens et récents aussi.

Il importe que les jeunes connaissent JULES VERNE, la COMTESSE DE SÉGUR et d'autres.

Mais, il y a aussi des inédits dans Folio Junior, Folio Benjamin et Folio cadet qui attirent beaucoup de lecteurs. On dit que Gallimard ne prend pas de risques. C'est faux !

AFL : Souffririez-vous d'une mauvaise réputation ?

G. : Non. Plutôt d'une méconnaissance de ce que nous faisons... Nous sommes moins connus qu'on pourrait le croire car nous ne sommes pas des éditeurs de livres scolaires. L'éditeur de livres scolaires a d'autres moyens, d'autres pratiques. Il va vers les écoles, chose que nous ne pouvons pas faire.

Mais, depuis trois ans, nous participons à des rencontres avec des groupes de documentalistes, dans les écoles maternelles, etc.

AFL : Ces rencontres ont-elles une influence sur vos critères de sélection des manuscrits ?

G. : Oui, sans doute. Nous sommes réceptifs aux remarques, aux besoins que nous ressentons.

AFL : Peut-on tenir compte du goût du public quand il s'agit de création ? Est-ce un argument qui entre vraiment en ligne de compte dans vos choix ou vos refus ?

G. : Gallimard Jeunesse reçoit mille manuscrits par an. Parmi eux, beaucoup de textes ne sont que la ré-écriture de ce qui existe déjà dans les livres commercialisés.

Nous ne décourageons pas les gens d'écrire. C'est leur affaire. Mais c'est la responsabilité de l'éditeur de publier ou non.

Gallimard cherche une certaine originalité et veut éviter toute monotonie.

Que ce soit avec "*Au pays du grand condor*" de GARREL, ou avec "*Le voleur de chapeaux*" de MÉNARD ou encore "*Une nuit blanche pour Henri*" de MANDREY. On a tellement l'impression que la littérature pour la jeunesse souffre d'une sorte de banalisation ! Ce sont toujours les mêmes textes avec les mêmes idées qui sont publiés et qui relèvent souvent de l'infantilisme.

Nous cherchons à nous démarquer.

AFL : Beaucoup d'éditeurs se plaignent de l'aspect inodore des livres pour enfants. Apparemment, personne ne se sent concerné, mais la critique est générale. Comment expliquez-vous cela ?

G. : Je pense qu'il s'est établi un consensus. En raison de la loi qui protège le jeune lecteur et exige qu'on le respecte, les livres dits pour la jeunesse ne parlent que rarement de racisme, de violence...

La monotonie s'installe aussi bien dans la qualité des textes que dans les idées véhiculées.

Gallimard Jeunesse, c'est sûr, cherche à rompre avec cette uniformité en mettant l'accent sur l'imaginaire.

AFL : L'imaginaire ! Une direction éloignée des réalités sociales que vous évoquiez plus haut ! Pour la plupart des adultes, soucieux, eux aussi, de protéger l'enfant, c'est une dimension de Beauté, de Fantaisie, propre à masquer le réel. Votre désir d'originalité ne serait-il pas une manière de tenir compte des désirs des médiateurs ?

G. : C'est vrai. Les prescripteurs sont les conseillers des jeunes.

Mais c'est vrai aussi qu'un certain nombre de jeunes achètent leurs livres eux-mêmes. C'est le cas pour les Folio Junior et nous espérons qu'il en sera de même pour les Folio Cadet.

Ceci dit, la littérature jeunesse passe par des médiateurs adultes. C'est un fait. Nous portons nos efforts au niveau de l'information, dans les revues spécialisées plus particulièrement (Trousse-Livres, la Joie par les Livres, etc.), revues qui font bien leur travail de critiques. C'est plus difficile au niveau de la grande presse. Plus difficile encore pour la télévision.

AFL : On dit qu'il faut posséder 80% d'un sujet pour pouvoir lire le texte qui s'y rapporte. Beaucoup d'enfants n'ont pas les 80% de la plupart des thèmes abordés par les livres. La télévision, responsable d'une culture générale acquise chez tous les enfants dans leur grande diversité, ne pourrait-elle pas, grâce à son rôle d'ouverture, influencer favorablement les jeunes lecteurs ?

G. : La télévision pourrait avoir un rôle important. C'est sûr. À condition de ne pas arrêter les jeunes sur une série d'images mais de prévoir un retour au texte.

Pour l'instant, les émissions littéraires pour la jeunesse, sont des émissions flash et non des émissions d'approfondissement ou de vraie présentation.

AFL : Qu'est-ce que serait une émission d'approfondissement ?

G. : Un panachage d'auteurs, d'illustrateurs, d'éditeurs. Il faudrait pouvoir rendre compte de la nouvelle littérature de jeunesse. Elle a beaucoup changé depuis vingt ans. Les textes sont moins infantiles, le rôle des images plus important.

Elle tient compte du langage télévisuel et publicitaire des jeunes. L'image, actuellement, n'est pas seulement le support du texte. Elle a aussi sa propre dimension.

Une de nos meilleures collections, "*Enfantimages*" sert de référence par rapport aux grands auteurs, aux grands illustrateurs. Que ce soit avec "*Le pont*" de KAFKA ou "*Pierrot ou les secrets de la nuit*" de TOURNIER ou encore "*Comment Wang Fo fut sauvé*" ou "*Notre Dame des hirondelles*" de YOURCENAR...

AFL : L'image. On compte beaucoup sur elle pour introduire les non-lecteurs au plaisir de lire. Est-ce une de vos préoccupations ?

G. : Nous sommes conscients de cette situation. Ne serait-ce que parce qu'on assiste à une petite stagnation de la production en général. Dans le budget des Français, la part culturelle n'est pas très importante.

On dit que les jeunes ne lisent pas. C'est faux. Ce sont les gens, en général, qui ne lisent pas. Les jeunes lisent toujours autant et en particulier les adolescents.

Cependant, il semble qu'on ait fait le plein de nos lecteurs.

Il y a, c'est vrai, une baisse de la natalité. Et c'est un élément à prendre en compte. Cependant, la situation n'est pas dramatique. 140 auteurs travaillent pour le livre de jeunesse pour 600 éditeurs. Avec des hauts et des bas, bien sûr.

Malgré tout, c'est sûr qu'il appartient à l'ensemble de la lecture publique de se réveiller. Soit par la création de nouvelles Bibliothèques Centres Documentaires et de coins lecture. Largement. De la maternelle au secondaire. Sachant que cela supposera un accroissement des crédits, l'ouverture de Bibliothèques Centrales de Prêts, l'aide aux milieux ruraux, particulièrement défavorisés, la multiplication de bibliothèques municipales avec des gens bien formés.

Tout cela est préférable à l'apparition d'un profil type de livres qui correspondraient à une catégorie bien définie d'individus. Ce qui serait presque de la démagogie.

AFL : Ne pensez-vous pas cependant, que les non-lecteurs se détournent des livres parce que ceux-ci ne tiennent pas suffisamment compte de leurs préoccupations ? Et que la multiplication des points de lecture ne comblerait pas totalement ce manque ?

G. : Un livre comme "*La guerre des boutons*" de PERGAUD, peut accrocher un gosse de 10 ans comme un jeune de 20 ans.

Un livre sans texte peut aussi bien intéresser les tout-jeunes que les 15-20 ans. C'est le cas, par exemple, de "*L'histoire d'une petite souris qui était enfermée dans un livre*" de FELIX.

Aujourd'hui, il y a assez de productions pour qu'un lecteur potentiel trouve ce qu'il cherche.

À condition qu'il puisse le trouver.

Or, il existe à peu près 300 bonnes librairies jeunesse en France. C'est un problème de diffusion, de commercialisation, de multiplications de points de vente avec des gens qui soient autre chose que des épiciers.

AFL : Les non-lecteurs ne seraient que des gens mal informés sur les livres ?

G. : Oui. Il y a en fait, assez d'éditions, de livres correspondant aux attentes. Le problème est : où les trouver ? Comment les connaître ?

AFL : **Le contenu du livre n'est pas de nature à opérer de lui-même, une sélection parmi les lecteurs ?**

G. : C'est vrai que c'est plus facile de lire pour les gens qui ont un certain environnement socio-culturel, familial, avec des livres autour d'eux !

AFL : **À partir de ce constat, certains éditeurs pensent que les livres s'obstinent à ne s'adresser qu'à cette population privilégiée que vous venez de décrire.**

Excluant, par les thèmes choisis, ceux qui ne se sentent pas concernés.

Ils décident alors de traiter de sujets plus proches d'autres conditions de vie, disons plus défavorisées...

G. : Oui, il y a des éditeurs qui choisissent de publier des livres qui traitent du racisme, du chômage, de la pauvreté, etc.

Pourquoi irions-nous dans ce créneau, puisque certains s'en occupent ?

Avec le fonds que nous avons, avec ce que nous sommes, avec notre sensibilité, jusqu'à présent, nous avons été davantage vers l'imaginaire, vers le plaisir de lire. Nous laissons le créneau politique, social à d'autres.

Je ne suis d'ailleurs pas sûr que l'image des problèmes d'aujourd'hui, qui est renvoyée aux jeunes, soit parfaitement compréhensible pour eux. On n'en a peut-être pas l'analyse suffisante, les jeunes non plus.

Cela dit, des éditeurs font ça et c'est bien.

Il y a de la place pour tout le monde. On ne va pas tous plonger là-dessus.

AFL : **En dehors du thème auquel vous ne semblez pas attribuer de pouvoir d'exclusion, avez-vous d'autres moyens de tenir compte des non-lecteurs (forme, prix, etc.) ?**

G. : Dans la mesure où ce n'est pas notre rôle spécifique, je ne peux pas répondre à ce que vous demandez.

AFL : **Pourtant, vous sélectionnez bien vos manuscrits avec des critères susceptibles d'accrocher des lecteurs !**

Avez-vous conscience en faisant cela de ne pas répondre aux critères de tous les lecteurs et d'en exclure certains ?

G. : Nous ne connaissons pas nos publics. Nous ne faisons pas un livre pour un enfant-type mais pour des publics. Quand on publie un livre, c'est qu'on a un coup de cœur. Il n'y a pas d'études de marché préalables, propres à faire surgir les thèmes les plus en vogue.

Pas d'opportunisme pour l'opportunisme. Un bon livre est un livre qui devrait plaire à nos publics. Même si l'équipe connaît des désaccords, notre choix révèle ce que nous aimons.

AFL : Ceci dit, intervenez-vous sur le niveau de vocabulaire, les tournures de phrase etc. afin, de rendre le texte accessible au plus grand nombre ?

G. : Oui, on veille à cet aspect.

Il n'est pas question, évidemment, que le mot "philosophie" soit employé pour des jeunes de 3-4 ans ! On veille aussi à une correspondance entre la réalité du texte et l'âge des enfants.

AFL : L'âge, mais aussi le milieu des enfants ?

G. : On n'ignore pas l'importance de l'environnement culturel. Mais on sait bien, aussi, que ce sont des enfants de milieux "favorisés" qui sont les lecteurs d'aujourd'hui.

AFL : Et l'édition ne peut jouer aucun rôle face à cette situation sinon de correspondre de mieux en mieux aux goûts de ses lecteurs, délaissant les autres ?

G. : L'éditeur peut aider, mais pas tout seul. On est sensible, ici, à toutes ces interrogations. Notre équipe, composée de 15 personnes, s'entoure de collaborateurs extérieurs : illustrateurs, auteurs, correcteurs, etc.

AFL : On pourrait peut-être déjà considérer le très jeune enfant comme un lecteur. Et faire en sorte que tout livre s'adressant à lui l'aide à en saisir le sens autant par l'image que par le texte. Apprendre à lire en lisant ?

G. : Le jeune enfant doit être aidé par ses parents, ses enseignants. Aidé au niveau de l'expression, pour renvoyer du non-dit au dit. Avec peu de texte, des gros caractères, le jeune peut apprendre à lire, s'il est aidé.

AFL : Et pour ceux qui ne bénéficient pas de cette aide ?

G. : Oh, vous savez, en fin de maternelle, on connaît généralement son alphabet. On peut essayer de déchiffrer seul.

AFL : Du fait de l'importance que vous accordez aux médiateurs, quelles qualités attendez-vous d'eux ?

G. : Moi, je donnerais bien comme conseil aux parents, aux enseignants, aux libraires etc. de connaître les produits qu'ils choisissent. Qu'ils lisent eux-mêmes en s'informant dans les meilleures revues. On ne parle bien que de ce qu'on connaît bien.

Ensuite, je voudrais dire que c'est bien que nos livres rentrent dans les classes, les Bibliothèques Centres Documentaires, les coins lecture. Mais il ne faudrait pas les scolariser. Il ne faudrait pas qu'ils deviennent de nouveaux manuels scolaires.

Le livre doit conserver son image de livre de bibliothèque. Une image qui lui est propre. Une communication indispensable doit exister entre le lecteur et son livre.

Un livre qu'on choisit. Qu'on trouve soi-même, en fonction de ce qu'on cherche. Un livre est un tout. Entre son lecteur et lui, c'est une affaire personnelle.

C'est pour cette raison qu'il faut que l'auteur fasse oeuvre de création

Qu'il communique pour entrer, lui aussi, en communication.

Avec ce qu'il a envie de dire.

Si l'auteur est un créateur, alors l'édition sera une création.